



"A LA MANIÈRE DE CHARLOTTE DELBO"

ATELIER D'ÉCRITURE ANIMÉ PAR VALENTINE GOBY

LYCÉE BERTRAND D'ARGENTRÉ DE VITRÉ

12 & 13 FÉVRIER 2018



"A LA MANIERE DE CHARLOTTE DELBO"

UN RECUEIL DE TEXTES ÉCRITS PAR LES ÉLÈVES DES
TERMINALES LITTÉRAIRES DU LYCÉE BERTRAND D'ARGENTRÉ
DE VITRÉ.

VALENTINE GOBY EST VENUE ANIMER UN ATELIER
D'ÉCRITURE AU LYCÉE BERTRAND D'ARGENTRÉ DE VITRÉ
LES 12 ET 13 FÉVRIER 2018 DANS LE CADRE D'UN PROJET
AUTOUR DE SON ESSAI SUR CHARLOTTE DELBO PUBLIÉ
À LA RENTRÉE 2017 : "JE ME PROMETS D'ÉCLATANTES
REVANCHES". L'AUTEURE DE KINDERZIMMER A VOULU
PARTAGER AVEC LES ÉLÈVES DE TERMINALE LITTÉRAIRE DU
LYCÉE SA PASSION POUR L'ÉCRITURE DE CHARLOTTE DELBO,
DÉPORTÉE À AUSCHWITZ ET RAVENSBRÜCK, QUI RÉUSSIT À
NOUS "FAIRE ENTRER À AUSCHWITZ PAR LA LANGUE". C'EST
CETTE LANGUE QUE LES ÉLÈVES ONT EXPLORÉE PUIS IMITÉE
DANS LEURS TEXTES.

BONNE LECTURE !

LA CONSIGNE

LA SOIF D'AUSCHWITZ, LA FAIM D'AUSCHWITZ, LE FROID D'AUSCHWITZ, SENSATIONS ÉPROUVÉES PAR CHARLOTTE DELBO QU'ELLE PARTAGE PAR L'ÉCRITURE DANS SA TRILOGIE *AUSCHWITZ ET APRÈS* DONT VOICI QUELQUES EXTRAITS...

LE FROID

"LE TEMPS S'ÉCOULE SANS QUE LA LUMIÈRE CHANGE. ELLE RESTE DURE, GLACÉE, SOLIDE, LE CIEL AUSSI BLEU, AUSI DUR. LA GLACE SE RESSERRE AUX ÉPAULES. ELLE S'ALOURDIT, NOUS ÉCRASE. NON QUE NOUS AYONS PLUS FROID, NOUS DEVENONS DE PLUS EN PLUS INERTES, DE PLUS EN PLUS INSENSIBLES. PRISES DANS UN BLOC DE CRISTAL AU-DELÀ DUQUEL, LOIN DANS LA MÉMOIRE, NOUS VOYONS LES VIVANTS."

VALENTINE GOBY A
DEMANDÉ AUX ÉLÈVES
D'INCARNER LEUR
ÉCRITURE, DE PARTIR DE
LEURS SENSATIONS...

"JE NE REGARDE PAS
LES ÉTOILES. ELLES
SONT COUPANTES DE
FROID."

LA SOIF

"LES JOUES COLLENT AUX DENTS, LA LANGUE EST DURE, RAIDE, LES MÂCHOIRES BLOQUÉES, ET TOUJOURS CETTE IMPRESSION D'ÊTRE MORTE, D'ÊTRE MORTE ET DE LE SAVOIR. [...] LA SOIF. EST-CE QUE JE RESPIRE? J'AI SOIF. FAUT-IL SORTIR POUR L'APPEL? JE ME PERDS DANS LA FOULE, JE NE SAIS OÙ JE VAIS. J'AI SOIF. FAIT-IL PLUS FROID OU MOINS FROID, JE NE LE SENS PAS. J'AI SOIF, SOIF À CRIER. ET LE DOIGT QUE JE PASSE SUR MES GENCIVES ÉPROUVE LE SEC DE MA BOUCHE. MA VOLONTÉ S'EFFONDRE. RESTE UNE IDÉE FIXE: BOIRE."

La masse noire s'impose à mes yeux. Une masse lourde, dense. C'est la nuit. Le silence est assourdissant. Chacun de mes pas résonne dans le sable. Sous mes pieds gelés par le froid sec du désert, chaque grain de sable crisse dans la nuit. Mon corps avance lourdement retenu par une main lourde, sombre. Une main qui me torture, me repousse, me pousse, me fige. C'est le vent. Chaque rafale gratte. Chaque rafale griffe. Chaque rafale balafre. Sous ma peau disséquée, le vent froid se loge. Mon corps lui, devient vieille pierre érodée par le désert.

Joseph

Les rouleaux aspirent et recrachent l'eau et le sable. Se fracassent contre les rochers. La mer s'agite. La mer est une bête sauvage. Indomptable, imprévisible. Tantôt à l'affût, tantôt endormie. Je m'assois près de l'eau sur le sable. Je respire. L'air iodé aiguise mes bronches. Je suis détendu. Mes muscles se relâchent un à un, des triceps aux extenseurs dorsaux. Mon cœur suit le mouvement, il bat lentement. L'écume crépite près de mes pieds. Je ferme les yeux. Un vent frais caresse mes jambes. Les grains de sable roulent sur mes pieds. Je suis détendu. La mer engloutit tout. L'écume, sa salive, aide à ne faire qu'une bouchée des débris qu'il reste. Je frissonne. La mer éclate en sanglots. Ses larmes gouttent sur les rochers. Le fracas des vagues fait écho. Les flots sont lourds et rythmés. Berceement harmonieux, poésie cadencée. Je contemple. La brise est douce, elle caresse mon visage. Je lâche prise face à l'immensité de cette reine mer.

Andréa

Le bac : il reste 5 minutes. 5 minutes de préparation mentale.
5 minutes.

Perte de contrôle totale : mains moites, jambes tremblantes. J'ai froid. Mes poils se hérissent, mon dos frissonne, tous mes muscles tremblent. J'ai froid.

4 minutes.

J'ai chaud. Mon corps qui tremble devient corps lourd. Mon corps frémit, transpire. Les gouttes coulent dans ma nuque, sous mes aisselles, dans mon dos. De mon crâne à mes reins elles ruissellent. J'ai chaud.

3 minutes.

Je n'entends plus rien. D'abord un brouhaha puis un son lourd, de fond. Le silence. Rien. Je suis sourde.

2 minutes.

Je ne vois plus rien. D'abord les pupilles agressées par les néons, puis une vision trouble. Les contours des corps se dissipent. Les corps sont formes. Rien. Je suis aveugle.

1 minute.

60 secondes.

On m'étreint l'abdomen. Mon estomac se noue. Ma respiration s'accélère. Mon coeur cogne.

30 secondes.

Mon corps se lève.

20 secondes.

Je prends place. Les regards des autres me dénudent, m'oppressent.

5 secondes.

Je n'entends toujours pas.

4 secondes.

3

2

1

Ça commence.

Amélie & Chloé

Je suis épuisé. La ligne d'arrivée au loin me crie de ne pas m'arrêter. Continuer. Ce seul mot résonne dans ma tête. Continuer. Malgré l'épuisement. Continuer. Malgré mes muscles qui me brûlent. Mon cœur s'accélère. Ses battements résonnent dans mon corps épuisé. Jusque dans mes yeux. Mes bras se crispent. Chaque fois que mes pieds alourdis par la fatigue frappent le sol. Ce frappement vibre. Vibre dans toutes mes articulations. Je suis épuisé. Je sens les gouttes de sueur couler sur mon front humide. Mon t-shirt trempé de sueur colle à ma peau. J'ai chaud. Je suis à bout de souffle. Le cri des supporters me pousse à continuer. Ce brouhaha se rapproche. Je suis épuisé. Je suis arrivé.

Elise & Valentine L.

La nuit, un réveil.

Un pas après l'autre, sur le goudron des trottoirs en pleine nuit. Les lampadaires s'éteignent, c'est la vraie nuit. La nuit qui réveille quelque chose en nous, la nuit au niveau du ventre, la nuit dans les battements du coeur. La nuit fait se taire la vue, la nuit fait parler la nature. Un pas après l'autre, des petits bruits se font entendre et des questionnements se réveillent tandis que le vent nous caresse le visage, cet air frais semblant nous tenir compagnie dans ce périple, nous rassurer. Je crois que je suis suivi, encore des petits bruits, sûrement la végétation, je me sens suivi. La nuit fait parler le vent, qui nous chuchote à l'oreille. Un pas après l'autre, je suis arrivé à destination.

Antoine

C'est l'aube. Il fait froid. J'ai froid et j'aime ça.
Un drap blanc poudreux scintille sur la plaine.
La neige tombe avec douceur sur les sapins et caresse mes
joues telle une plume.
Je ressens alors cette sensation de froideur se coller contre
moi. J'aime ça.
Mes souvenirs d'enfance s'illuminent.
Je suis apaisé, immobile devant cette belle représentation. Mes
muscles se décontractent.
Je me remémore tous ces moments féeriques qui brillent dans
mes pupilles.
Ces faits passés sont incontrôlables.
Je me souviens de ces instants où nous étions tous réunis, dans
la joie.
Ces instants où ces milliers de flocons réchauffaient nos corps.

Je me souviens du craquellement de la neige sous mes chaussures rappelant le craquement de mes doigts sous ce ciel hivernal.

Je me souviens du silence paisible que procurait cette neige légère.

Le printemps arrive.

Je ne ressens plus cette sensation de picotement sur mon nez rouge, et je n'aime pas ça.

Avec ce changement de saison, mon regard n'offre plus la lumière.

Mes souvenirs d'enfance s'éteignent. Je suis nostalgique.

Katelle

Il fait chaud et je marche. Le sol est chaud et le soleil brûle. Le soleil est ciel et le ciel est soleil. Le sol chauffe et le vent emporte le sable du sol vers le ciel. Le vent cingle mes mollets et meurtrit mes os. Le vent fouette et griffe ma peau. Un poids infini pèse sur mes épaules. Aucun de mes membres n'échappe à l'écrasante chaleur. Ma carcasse subit le fatal affaiblissement des forces qui fuient mon corps. Je suis le gibier qui court une course déjà courue. Je cours contre le cumul des secondes et je combats contre le battement de l'univers. Ma chaire brûle et aucun de mes membres n'en réchappe. Je suis abattu par le silence sans fin qui ballote ma pensée. La vacuité qui m'entoure m'envahit d'un sentiment de désolation, duquel je ne peux réchapper. Il me démunit de tout recours, condamnant mon esprit au seul écho dans ma tête. Je me noie dans un océan de feu, et je suffoque dans la noyade. Le hurlement du vent fracasse mon crâne d'un infernal crépitement. Le sable percute mes membres et troue ma chair.

Je croupis dans la prison de ma carcasse. Ma motricité diminue et mon squelette peine à se mouvoir. J'entends la friction de mes muscles dans l'ardent désert qui mortifie ma chair. Hostile milieu au style monochrome. Le vent crie. Mon corps hurle. Les flammes rendent flou le fleuve factice. Ma dépouille s'écrase sur un brasier qui l'abime. Les cactus piquent, les piqûres ajourent et j'arbore les abysses de l'enfer chaque fois que je foule ces terres infertiles.

Anaïs

La langue est pavé. On pourrait la casser, la tenir entre nos mains tel un pavé. La vue devient trouble. L'odorat et le goût sont anesthésiés. La sécheresse envahit nos muqueuses. Nos sens obnubilés s'éteignent pour se focaliser sur la soif. Gorge serrée, nouée, bouche solidifiée, langue fracturée d'une fracture brute. Elle tape. Elle cogne. Cette poutre de plâtre contre nos muqueuses écorchées, à vif. Des plaques dures comme le roc se forment à chaque inspiration. A chaque expiration. Entre ces blocs, des fissures, des craquelures, paysage désertique.

Soudain, un doux fluide. Sirop sucré. Sensuel. Subtil. Les glaçons flottent et se bousculent. Les bulles de la boisson grimpent le long de la courbe du verre. Les muqueuses retrouvent leur vitalité. Le pavé redevient cette chair humide et mouillée. Les fissures laissent place à des muscles continus et lisses.

Jean-Baptiste & Lara

Dans la ville, la foule, oppressante. Je marche, à pas lents et lourds, tandis que mon esprit flotte. La lourdeur de mon corps se fait sentir un peu plus à chaque pas. Mes jambes luttent pour trouver la sortie de ce brouillard humain. Mes yeux se contentent de fixer le bout de la foule. Incapables d'analyser la moindre chose présente entre moi et la sortie. Mais le bruit sourd dégagé par la foule et les hordes de bras qui me cognent. A mesure que j'avance. Me ramènent à chaque seconde à la réalité. Comme un réveil en sursaut permanent. Comme si le temps s'arrêtait durant une seconde. Pour repartir de plus belle. Mes jambes continuent de marcher sans même savoir pourquoi. Mes yeux désormais peinent à fixer la fin de ce long voyage. Mon esprit quant à lui est complètement déconnecté de mon corps. Il erre désormais entre rêve et réalité. Telle est ma situation. Je suis dans la foule, fatigué et perdu.

Simon

22h43. Les lampadaires éclairent encore, créant des halos jaunes. Personne. Pas une voiture. Un chat de temps en temps. Et le vent. Un vent frais, humide, léger. Il caresse mon visage, soulève mes vêtements, entrouvre ma veste, glisse sous mon t-shirt fluide. Je frissonne, mes chevilles frissonnent, mon cou frissonne, mes mains frissonnent. Ils n'ont pas froid. Juste, ils attendent. Ils attendent le noir.

22h45. Le noir. Il arrive. Il éteint les lampadaires. Révèle les étoiles. Je lève mes yeux au ciel. La fraîcheur s'empare de mon cou tendu. Les feuilles sifflent, les arbres chantent. Mes cheveux dansent. Mes yeux s'émerveillent. Les points blancs perlent le ciel, la lune comme joyau central. Elle blanchit l'herbe mouillée, la tôle du toit, rougit les phares des voitures, dévoile les yeux des chats noirs. Mon cœur bat la mesure, suit les feuilles et les arbres dans leur mélodie nocturne. Le vent danse, s'approche, s'éloigne, de plus en plus présent. Le hibou hulule, les chauves-souris s'envolent. Des pas dans le gravier.

Je tourne ma tête, une petite forme noire me fixe de ses yeux réfléchissants, prend peur, s'enfuit. Les fleurs s'allument une à une, habillées de rosée sucrée, illuminée par la lune. L'humidité colle à ma peau, à mes vêtements, à mes mains. Le vent se fait plus dur, s'accroche à mes doigts, commence à les mordiller. Mon sang chaud ne peut pas lutter seul. Je frotte mes mains. Je gagne quelques minutes. Je souffle dessus, je gagne quelques minutes. Quelques précieuses minutes. Des chats grognent dans les ombres, des coups de pattes sont assénés. Le froid commence à me griffer les mains. Il remonte inexorablement le long de mes doigts. J'essaye d'essuyer mes mains mouillées sur ma veste. Inutile. Elle est aussi humide. Je ressens de plus en plus le froid. L'eau dans l'air, sur ma peau, dans mes cheveux, sur mes cils. Elle aide le vent à me geler. Petit à petit. Membre par membre. Morceau par morceau. Mon cœur bat. Est-ce pour ce ciel magnifique ? Pour les ombres menaçantes ? Pour le froid mordant ? Mon souffle devient

blanc. Frotter mes mains ne sert plus à rien. Mes jambes
tremblent. Mes mains tremblent.

23h03. La lune me sourit une dernière fois. Je baisse la tête,
pars, passe la porte de chez moi, la ferme, bats le froid et donne
rendez-vous à ces perles célestes demain.

Valentine D.

L'éclat du soleil m'aveugle. La chaleur de l'été m'étouffe. Mes membres sont engourdis. Je me redresse pour sortir de cet état de torpeur. Mes jambes fourmillent. Ma main caresse l'herbe chaude. Une démangeaison me surprend. La brise du vent caresse mes jambes nues venant s'ajouter aux picotements de l'herbe. C'est une sensation apaisante. Un nuage vient brutalement casser l'illusion. Ma peau frissonne. Le parc s'assombrit.

L'éclat du soleil a disparu. A travers le feuillage des arbres je le vois réapparaître. Il est toujours aussi éblouissant. J'entends au loin le rire des jeunes enfants, le vrombissement des abeilles, le gazouillis des oiseaux. Une tondeuse rale à quelques rues d'ici. Elle porte dans l'air une odeur marquée d'herbe fraîchement coupée.

Ophélie & Suzette

Foule m'agresse de toutes parts. Tas de voix, tas d'odeurs, tas de corps qui s'étalent. Ma fatigue, ma fatigue me pèse. J'avance seule, ma démarche est chancelante, chancelante la fatigue. Chancelante ma vision floue, le soleil m'agressant, me brûlant. Le ciel me brûlant. Je sens les larmes chaudes couler de mes yeux brûlés. Les voix de la foule me mordent les tympans, rongés par le bruit et les voix de la foule. Les corps de la foule fatigante ont des pieds, des mains, des coudes qui me cassent. Les coups des peaux contre ma peau me cassent, et les odeurs de la foule sont des claques. La foule a une odeur qui claque mes sens. Mes sens exténués ; et mon esprit brisé flotte au-dessus des corps. Mon esprit flotte au-dessus de mon propre corps, de ma propre tête exténuée. Exténuée, je ne vois que la foule, la foule est bruyante, cassante, odorante, la foule est fatigante.

Zoé

Les rayons du soleil pénètrent notre corps. Avançons. Une plage. Le ciel est bleu, vif et lumineux. Il ne se distingue plus de l'eau. Le sable brûlant caresse nos pieds. Les muscles se détendent, les pores se dilatent. Les mouettes rient, les enfants crient. Le clapotis des vagues nous invite à la baignade. Avançons. Un frisson frais sur la peau. Un nuage passe, parenthèse de fraîcheur.

Laury & Mazarine

Le vent caresse doucement mes jambes, mon ventre, mon visage. Je suis nue, la main de mon amant délicatement posée sur mon ventre pour seul vêtement. Mes yeux sont clos, je frissonne, la lumière de la ville transperce mes paupières comme un rappel à la réalité. La fenêtre est ouverte, la ville est muette, la ville est sourde, mais la ville ressent. Un souffle chaud se balade dans mon cou et mon corps frissonne de froid, de chaleur, de plaisir. Le cœur palpite, il tambourine contre mon bras, rappelant l'effervescence de nos ébats. Les vibrations ondulent sur mon corps, réanimant des vagues de plaisir incontrôlables, le serpent sournois siffle dans mon oreille. Le péché est divin. Je suis Lilith plus que je ne serai jamais Eve. Le feu passionné court sur mon corps, laissant derrière lui des petites marques rouges, douloureuses, agréables, sincères. L'odeur des bougies consumées, des cigarettes sur le sol, de la bouteille de vin vide, de la sueur amoureuse embrasse délicatement mon corps, elle danse,

réanimant en moi ces vagues charnelles. Je me sens vivante.
Mon cœur ne se tempère pas, nous laissant, mon amant et
moi, ressentir ces vibrations distinctes à chacun, nous vivons
en même temps.

Mélanie

Je marche dans la nuit. Cette ruelle sinueuse est pleine de secrets. Je peux sentir la solitude s'imprégner de mon corps. Le silence est pesant comme l'atmosphère d'un cimetière. Cela m'empêche de trouver le sommeil. Je sombre dans les ténèbres de la nuit. Je marche dans la nuit. Soudain, je marche sur un fruit. Je pense qu'il est bien mûr puisqu'il s'est écrasé facilement sous ma chaussure. Je ne veux pas le regarder. Je sens la chair molle collée à ma semelle. Il doit avoir une peau rugueuse. Je baisse les yeux. C'est un kiwi. Je continue mon chemin. Les premiers flocons d'une nuit d'hiver apparaissent. Cela me rappelle ma soif. Le goût de sécheresse qui s'est peu à peu installé dans ma gorge, comme s'il m'était impossible de parler. D'ailleurs, je ne peux pas parler mais je ne peux pas plus entendre. Juste le silence et mes yeux qui ont du mal à percevoir les lumières des réverbères. Mes yeux qui ne veulent plus faire l'effort de s'ouvrir, ils sont lourds. Sans le vouloir, je sombre dans les ténèbres de la nuit, comme dans un rêve.

Garance & Meryl

Je viens de raccrocher, il est mort.

Regard vide, mouillé, brouillé. Souffle coupé, saturé, saccadé.

Ça fait mal.

Gorge sèche, nouée. Tympan sourd, bouché. Ça fait mal. Le piège se referme. Mon cœur écorché, ma poitrine prise dans un étau, mes jambes tremblent, je m'effondre sur ce sol froid.

Cruelle douleur, m'injecte son venin. Ça fait mal. Articulations vissées, mes organes se tordent. Ça fait mal.

La douleur m'avale comme j'avale mes sanglots. Je lutte. Désir d'une douce mélodie éloignant la douleur. Douloureuse nécessité de te retrouver. Ça fait mal. Ça fait mal. J'ai mal. Tu es mort.

Julie & Romane

J'avance seule. Mes pas se succèdent, suivant le sentier invisible des remparts dans la nuit sombre. Il est tard. Les uniques lumières jaillissent du milieu de la ville. Il fait bon. Le vent frais souffle doucement, caresse ma peau, soulève mes cheveux. Il fait calme. La ville somnole. L'odeur iodée de l'air est agréable, pique un peu la gorge, purifie les poumons. Plus j'avance, plus j'ai froid. Maintenant, le vent marin me glace. Le vent marin me coupe. La nuit est chaque seconde plus nuit. Chaque étoile effleure chaque parcelle de peau. Le ciel m'aveugle, tout d'un coup trop noir, trop nuit. Pieds mènent corps au bord du quai. Les vagues se fracassent jusqu'à mes oreilles. Mes mains contre la pierre du rempart, contaminées par le froid, se glacent. Je ne vois rien. Mes yeux bandés par la nuit, j'avance. Mes mains atrophiées par le froid, j'avance. Seules mes oreilles écoutent : les vagues se frappent, se combattent, se déchaînent. Devant mes yeux, elles luttent ces vagues, pour qu'enfin la lune entende. Mais la nuit n'entend

pas. La nuit n'a pas d'oreilles car elle est nuit. Des éphélides scintillantes et dorées, un souffle salé, mais pas d'oreilles. Moi, mes oreilles sifflent de ce combat. Elles sifflent si fort que j'en deviens sourde. Ça siffle, ça saigne, ça arrache les tympanes. Mais j'avance seule. Mes pas succédés dans la nuit. Mes yeux bandés par la nuit. Il fait bon la nuit.

Maddy

Mon bateau tourne en rond comme l'aiguille d'une boussole qui cherche le Nord. Je suis perdu. Ou alors, je perds la tête. Je perds pied, je perds mes pieds. Ils sont irrités mes pieds. Ils sont pleins de crevasses. Des crevasses béantes sur peau craquelée. Des caves éclatées en terre aride. Des fissures créées par le séisme des vagues, par la violence de la mer. Cette mer lourde, charbonnée. Cette mer opaque, d'un bleu froid et métallique. Cette eau hostile, empoisonnée par le sel. Le sel... Le sel ronge et brûle. Il colle à la peau. Dissous dans l'eau, il dissout la peau. Une peau qui n'en est plus une. Des doigts qui n'en sont plus non plus. Des doigts calleux et cassants. Stalactites froids et fragiles. Je n'arrive plus à les bouger, à les plier. Articulations, engrenages rouillés, charnières grinçantes, dans une machine de corps. Ce corps qui ne tourne plus, qui ne m'appartient plus, que je ne contrôle plus. Je n'y arrive plus. Je n'arrive plus à tirer les cordages. Lianes qui fouettent mes cloques. Poches de sang qui ne demandent qu'à exploser. Je n'arrive plus à avancer, à faire avancer ce rafiote. Coudes et genoux sont comme les poulies crissantes de cette voile qui ne veut pas se gréer. Je n'y arrive plus. Je suis comme une feuille morte, bringuebalé par le vent. Je suis mort de l'intérieur

mais encore cramponné à mon arbre. Et le vent, bûcheron claquant et coupant mon catamaran. Il me fait mal ce vent. Il ravive mes crevasses dévorées par le sel. Ce foutu sel qui me grignote, qui me dévore, chaque fois que je tombe, chaque fois un peu plus. Il me bouffe. Il rentre partout, cordes glissantes, gilet imbibé, oreilles sifflantes. Ce sel qui me fait vomir par son goût, son odeur, les démangeaisons horribles qu'il me donne. Même étalé sur la coque, je le sens. Même immobile par l'épuisement, je le sens. Je n'y arrive plus. Et mon gilet. Enclume de plomb, censé m'immerger, me submerge de son poids. Il est plein de sel ce gilet. Ce bouclier se retourne contre moi. Il m'écrase de son eau salée, m'empêche de respirer. Je ne sais si mon corps va tenir encore longtemps.

Nathaniel

Le concert

Dans la foule.

Les basses. Les spots. Le mouvement.

Les basses. Les spots. Le mouvement.

Contraction du cœur. Stroboscopes. Contraction des poings.

Mâchoire. Stroboscopes. Trapèzes. Contractions.

Les vibrations emmènent le mouvement, qui emmène le
contact, qui emmène la chaleur, qui emmène l'euphorie.

La foule comme bloc, kidnappée par le son.

Perdus dans la fumée de cigarette, ça pue.

Contact humain rassurant, peau contre peau, torse contre
torse, front contre front, bouche contre bouche.

Est-ce cela être vivant ?

Nous sommes trempés. Trempés de sueur.
Nos visages, nos cheveux, nos vêtements.
Tout colle. Respiration haletante.

La chaleur finit par gagner le plafond.
Condensation de nos sueurs.
Ça ruisselle sur nos visages, nos cheveux, nos vêtements.
Ann-Charlotte & Léa S.

La nuit m'étouffe. Je me perds dans ce vide profond. La nuit me retient prisonnière, elle m'enferme dans ce cauchemar étroit. J'aperçois des lumières qui scintillent, qui me fixent. Les lumières sont jaunes. Les lumières sont rouges. Mon angoisse et mon anxiété me jouent des tours. J'entends le froissement des courses de lapins. J'entends le cliquetis des insectes, ils rampent jusqu'à ma peau. Ils me paralysent les genoux. Les branches agitées des arbres se penchent vers moi et m'étranglent. Elles me barrent la vue. Je reste immobile. Je m'enracine dans les ténèbres. Je ne peux plus avancer. J'avance à reculons. Les aiguilles d'une pendule s'inversent. Il est huit heures. Mon réveil sonne. Je me réveille, délivrée de ce cauchemar.

Sophie

Le soleil m'écrase. Le soleil est un marteau qui frappe l'enclume. La végétation est dense. Elle envahit chaque centimètre de terre. La terre est humide, mouvante, glissante. Un tamis infernal laisse passer des gouttes. Elles sont ma sueur, venues de nuages malfaisants. Sans repères. Sans forces. Sans aide. Un venin s'est injecté. Il traverse mes veines, me rendant instable. Ma vision est large comme celle d'un aigle. Pourtant, je ne puis m'envoler de cet enfer vert. Je sens l'odeur du mal parmi cette boiserie mouillée. Une sécheresse intense s'empare de ma bouche en ce lieu tropical. Ma langue se fige telle une statue de pierre. Mes genoux se brisent, fragiles comme une feuille. Mon souffle se coupe, le temps s'arrête. L'immensité de la jungle m'engloutit. Impossible de se défaire de ces lianes me retenant prisonnier. Elles me compressent, comme une proie. Je contemple mon visage pâle dans l'eau. Impossible d'y voir clair, ce miroir est déformé. Mes oreilles sifflent, je suis observé. D'un mouvement furtif, un serpent glisse comme l'air. Il est maître, je suis esclave. Esclave de la nature qui s'impose. Etranger au bout du monde, c'est la fin de mon voyage.

Théo S.

Les étoiles scintillent. La chaleur m'assomme. Les grenouilles croassent. L'eau du ruisseau d'à côté babille. Les grillons strident. Les insectes cliquettent. J'allume une bougie, un doux parfum de vanille emplit mes narines. Je la dépose sur le bord de la fenêtre. La flamme danse, sa lumière jaune, apaisante. Mes pensées s'envolent. Mon coeur ralentit. Ma respiration est régulière. La nuit est chaude. Les étoiles scintillent et semblent se relier pour créer les constellations. Céphée, la grande Ourse, la petite Ourse, et bien d'autres encore. Une étoile filante passe, mon voeu s'élance vers la pleine lune de cette nuit d'été. Le vent qui caresse mon cou fait valser la flamme. La bougie s'éteint. Minuit sonne. C'est le noir total. Mes mains agrippent le bord de la fenêtre. Béton chaud, matière rugueuse. Mes muscles se contractent. Ma mâchoire se contracte. Mon coeur cogne. La nuit est désormais angoissante.angoissante, angoissante. La nuit devient vide. La nuit résonne. La nuit me fait peur. J'aperçois les yeux jaunes

d'un hibou. Il m'observe du haut d'une branche. Les chauves-souris passent. Me frôlent. Me font frissonner. Un moteur vrombit. Mon coeur ne fait qu'un tour. Mais je reste, là. Là dans la nuit, là dans le froid qui m'entoure, juste là. Je me laisse aller dans les bras de Morphée. Les étoiles scintillent toujours.

Aurore & Marjolaine

Je suis seul, je vis dehors dans cette ville à l'odeur atrocement forte de friture.

La faim éclate dans mon ventre, dans mon estomac, dans mes entrailles.

J'ai mal, mon ventre me serre méchamment.

Plus les minutes passent, plus je faiblis.

Je ne sens plus ma peau.

Je ne sens plus mes muscles.

Je ne sens plus mes os.

La faim se joue de moi, ma bouche salive et mes papilles me démangent.

Mon estomac crie, hurle, s'époumone.

J'espère être le seul à l'entendre.

Les paroles des passants m'affament, je n'entends que des mots attrayants, gourmands, croustillants.

Je deviens fou, partout de la nourriture craquante, partout de la nourriture coulante.

Il semble y avoir partout de la nourriture craquante et
coulante.

Si seulement je pouvais mettre dans ma bouche un morceau,
le mastiquer, le mâcher, ce serait un miracle.

Camille & Marie-Christine

Un labyrinthe de troncs enchevêtrés. La touffeur me mine. Les rayons du soleil percent à travers les nuages et m'aveuglent. Je suis là écrasée par le manque d'un corps à mes côtés. Un corps qui me touche. Un corps qui me parle. Un corps qui me berce. Un corps qui me caresse dans cet enfer vert. La touffeur me mine. Le bourdonnement de taons qui frôlent ma peau. Je les chasse par de violentes claques. J'entends un ruisseau qui babille entre les chênes. Mais je ne vois rien. Juste les méandres d'une forêt épaisse et serrée. La touffeur me mine. Je suis en nage. La sueur dégouline sur mon corps. Elle colle mes aisselles, ma poitrine à mon débardeur. Elle colle mes fesses à mon short. Mes pieds à mes chaussettes. Elle ruisselle partout. Elle se glisse dans les moindres interstices de ma peau. Elle trouble ma vue. Elle se mélange à mes cils. La touffeur me mine. Je plonge plus loin dans l'enfer vert. Mes pieds s'enfoncent dans la terre. Des effluves d'humus effleurent mes narines. Je souffle, nauséuse. La touffeur me

mine. Ma langue craque. Je sors ma gourde. Je la porte à ma bouche. Une unique goutte roule sur mes lèvres sèches. Mes lèvres immobiles la sentent glisser dans des crevasses. Je lève les yeux vers la canopée de la forêt. Une unique larme coule le long de mes joues. La torpeur me mine. L'enfer vert craque. Il gémit. Ses habitants discutent. Ils envahissent mon intimité. J'entends les sauterelles qui strident. La mésange zinzinule. Des souris me touchent en chicotant. Des lièvres se terrent dans leurs terriers. Je les entends vagir. J'entends tous ces bruits. Ces bruissements. Ces frémissements. Ces grognements. Mais je ne vois rien. Juste les méandres d'une forêt épaisse et serrée. Je capture pourtant des jets de couleurs. L'éclat argenté d'un rocher. L'émeraude d'un bosquet. Le cyan du ciel qui se devine à travers les feuillages. Le vert pomme d'une feuille, jonchant le sol. La couleur de la terre rappelle celle du café. L'acajou des troncs m'hypnotise. La touffeur me mine. Une racine qui dépasse. Je trébuche. La terre ingurgite

mon visage. Mes genoux s'égratignent sur des ronces. Mes mains sont happées par un bosquet. La touffeur me mine. Les bruits envahissent mon esprit. L'enfer vert m'emprisonne. Mes muscles se tendent. Épuisée. Les battements de mon cœur accélèrent. Me libérer est impossible. Les bruits percent mes tympans. Je ne vois rien. Aveugle. Je ne sens plus rien. Je me rappelle de la fraîcheur du vent. De l'eau qui me lèche les pieds. De la douceur de la nuit d'été. D'un fruit que je croque. D'un jus qui coule dans ma gorge. D'un corps qui m'embrasse. Une voix qui éclate. Là juste l'enfer vert. Un silence de mort soudain. La torpeur me mine.

Une voix au loin. Je gémiss.

Lucie

Allongé sur mon lit, un vide en moi. Plus qu'un vide, c'est un gouffre béant dans ma poitrine. Allongé sur mon lit, un gouffre béant en moi. Le lit s'agite. Non. C'est moi qui bouge. Mes membres tremblent sous l'effet du manque en moi. Une goutte, deux gouttes, trois gouttes de sueur, je compte, glissent sur mon visage. Il ne fait pas chaud mais ça goutte. Le gouffre béant de ma poitrine me grignote, arrive à mon estomac et chacune de ses bouchées me glace le sang. Ce sang rouge frigorifié traverse mon corps et mon coeur. Mais les impulsions effrénées de mon coeur ne font aucun bruit. Boum, boum, boum, je devrais entendre. Aucun bruit. Seul résonne le gouffre. Le monstre en moi. Je dois le combler. J'ai besoin de combler ce gouffre monstrueux. Le monstre me dévore et veut prendre possession de mon corps. Je ne peux plus le contenir. Mon estomac crie. C'est son estomac. Le cri remonte dans ma gorge, sa gorge. Et nous crions. Par ce cri le monstre me jette dans le monde de la faim. Une faim vorace, une faim dévorante, une faim malade. Une faim insatiable.

Enola

J'avance dans la rame. Le métro me mange, m'avale avec ses mâchoires métalliques. Seule la lumière blanche du néon éclaire le wagon, me transperce de luminosité. Le grésillement du néon est tel un stroboscope. Le stroboscope me découpe. La foule m'écrase, me pousse, me compresse telle une voiture. La foule grise des corps sans visages, un corps unique, le mien. Les corps grouillent, me montent dessus. Je suis noyé sous les corps. Noyé sous les effluves de parfums. Parfums de tous genres qui font tourner le monde autour de moi. Perdu parmi les affiches qui défilent, seule touche de couleur parmi cette mer de gris. Seul repère, seule touche de beauté, un bonbon à la menthe. Un goût frais contre mes mâchoires serrées. Fraîcheur en contraste avec la grisaille. C'est ma bouée de sauvetage contre les vagues de pressions, vagues qui m'écrasent. Les sonneries de téléphone stridentes et les conversations m'assourdissent. Elles me provoquent une gêne, me compressent le crâne, le font bourdonner. Mon corps

bascule. Mes pieds glissent. La rame ralentit. Les mâchoires métalliques s'ouvrent. Ma tension diminue. Mon coeur ralentit. mon souffle se relâche. Je pousse les corps autour de moi. Une brise me caresse la joue. Une vague de chaleur monte en moi. Je souris. Je sors de la rame.

Lilian & Louna P.

Je sens son haleine et son souffle près de moi. Son corps à mes arrières effleure le mien puis s'immobilise. J'aperçois son reflet à travers la vitre, son regard est fixe, planté dans le décor. Ma main se resserre autour de la barre, mes os se contractent. Son regard est fixe, me dévisage avec insistance. La tête baissée, mon regard scrute le sol, j'ai peur. J'ai peur de cette silhouette imposante qui me fixe du regard. J'ai peur de la proximité de nos corps. J'ai peur de l'odeur qu'il dégage, cette odeur nauséabonde et repoussante qui suscite un dégoût profond. Subitement, sa main agrippe mon poignet, désormais pris au piège. Ma gorge se serre, mon souffle se coupe. J'ai peur. Les frissons parcourent mon corps tel un choc électrique, je ne suis plus qu'un être paralysé, pétrifié de peur. Je sens une pression, sa main glisse lentement sur le haut de ma jambe. L'angoisse me cloue au sol, impossible de bouger. Terrorisée, je lève les yeux comme un appel à l'aide. Mon visage blêmit, les regards extérieurs me fixent avec pitié, personne n'ose

intervenir. Je me sens violée, mon intimité dérobée. Mon cœur bat la chamade et je frissonne de peur. Mon corps est brusquement attiré par l'arrière, comme capturé. Je sens son corps remuer contre moi, ses mains arpentent le mien, mes mains se crispent, j'ai la chair de poule. La honte m'envahit, mon faible corps tremble, frissonne, se crispe, défaille, le peu de force restant déguerpit, ma vision devient trouble, j'entends des voix, des sons, des mots, je sens mon corps lâcher prise, sombrer dans le noir et le silence.

Constance

Les vagues s'agitent, comme un morceau de soie, au gré du vent. Une soie douce et froide, qui te fait frissonner la peau. J'entends, au loin, la musique d'harmonieux clapotis. Des tout petits clapotis. Je suis assise face à un coucher de soleil orangé, qui te réchauffe le coeur malgré la brise fraîche et iodée de l'air. Fraîche et iodée. Cette légère brise caresse mon visage. Elle chatouille mes joues. Mes cheveux volent, dansent au contact des embruns. Des embruns qui font boucler mes petits cheveux. Le soleil, toujours plus orangé, fait apparaître des paillettes argentées à la surface de l'eau. Des paillettes qui jouent avec ma pupille bleue. La douceur de l'été me pousse à l'eau. L'eau m'enveloppe à la manière d'une seconde peau. Une peau humide et douce. Je sens l'écume, mousseuse. Du champagne au contact de mon corps entier. De l'écume qui me titille de mon crâne à mes orteils. Les ondulations de l'eau me bercent. L'eau, cette mère qui maternelle. Le vent tendre cristallise le sel sur mes lèvres. Des cristaux de sel à mes lèvres.

Du sel qui pique la langue. Mon corps s'enfonce dans l'eau. Un abysse. Le temps s'arrête. Je nage. Je ne respire plus pourtant je me sens revivre. Revivre au contact de l'eau. Mon coeur tourbillonne. Les secondes passent. Les coquillages se multiplient. Les poissons se cachent. Mes cheveux caressent mes épaules. Mes cheveux mouillés de toute cette eau. Ils se plaquent dans mon dos lorsque j'émerge de l'eau. Des algues froides dans mon dos. Il fait nuit. Les étoiles ont remplacé le soleil. Mes yeux s'émerveillent. J'ai sommeil.

Emilia

Le soleil de midi cogne sur ma tête. La chaleur m'écrase. Nous avançons, les cailloux craquent sous nos chaussures. Chaque pas soulève un nuage de poussière. Poussière qui monte à nos narines, poussière que nous inhalons, poussière qui nous fait tousser. L'air est sec. Nous avançons dans la poussière. Nous ne parlons pas. Le chemin est étroit, sinueux. Nous avançons en file indienne. Les uns derrière les autres. Nous entendons les souffles de chacun. Nos mollets se tendent, se relâchent, se retendent. Un pas après l'autre. Nos bras appuient sur nos bâtons. Mes mains moites glissent sur le bâton. Le vent pousse un nuage. Le vent pousse la poussière. Je tousse. Mes yeux piquent, ils pleurent, je pleure. Je renifle. J'avance. Mes pas sont lourds. Ma température corporelle est élevée. Mes chaussures oppressent mes pieds. Ma peau est humide et chaude. Ma peau transpire, humide. Ma peau brûle, chaude. Mon sac est lourd, pesant et lourd sur mes épaules. Nous avançons, les herbes hautes grattent nos mollets. Un parfum

de lavande nous prend aux narines. Les guêpes bourdonnent, elles nous chatouillent. Les cigales chantent. Le vent pousse un nuage. L'ombre nous rafraîchit. Je soupire. Nos souffles se détendent. Nous avançons facilement. Le vent pousse un nuage. Le soleil reprend ses droits. L'atmosphère est pesante, lourde et pesante. Ma langue est sèche dans ma bouche sèche. J'ai soif. Je prends ma gourde. Le métal froid devient chaud. Je l'ouvre. Je m'arrête. Je bois. Des grandes gorgées. L'eau fraîche coule dans ma gorge, coule sur mon menton. L'eau froide me déshydrate. L'eau me gèle la gorge. L'eau me noie. J'arrête de boire, essoufflée. Je range ma gourde. Je regarde le groupe. Il ne m'attend pas. Il avance en file indienne. Je regarde le ciel. Le soleil est haut. Le soleil est blanc. La lumière est blanche, la lumière aveugle, la lumière brûle mes pupilles. Je regarde le groupe. Il m'attend. Je le rejoins. Nous avançons. Le soleil de midi cogne sur ma tête.

Emeline

Manifestation

Aujourd'hui, nous tressillons.
Le vent siffle et s'insinue dans nos chairs.
Le froid congèle le bout de nos doigts, les coupe, les casse.

Aujourd'hui, nous frémissons.
Nos corps se dressent, nos cœurs se serrent.
La masse de nos pas frappe le pavé, le cogne, le fracasse.

Aujourd'hui, nous nous essoufflons.
Nos bouches sont sèches, rêches. Nos gorges sont écorchées par nos cris.
Nos poumons sont des déserts arides, avides d'oxygène.

Aujourd'hui, nous nous embrasons.
Nos chants de soulèvement s'insinuent en nous sauvagement.
Nos poils se hérissent, nos peaux s'embrasent, nos os se consomment.

Aujourd'hui, nous admirons.
La lumière traverse la rue, la cingle de ses lames.
Les slogans se peignent sur les façades qui nous entourent, s'y répercutent.

Aujourd'hui, nous vivons.
Protégés par le mur de revendication auquel nous nous agrippons.
Notre chaleur se manifeste, se propage, nous enveloppe confortablement.
Marie F.

Je m'assois dans l'herbe. Le manteau obscur de la nuit m'enveloppe. La fraîcheur se fait sentir sur ma peau. La rosée de la nuit perle sur mon corps. Le vent caresse mes cheveux délicatement. Cette fraîcheur nocturne m'apporte le réconfort de la chaleur d'été. Je suis seule avec moi-même. La solitude d'une insomnie me plonge dans mes souvenirs. Les yeux vers le ciel, un goût d'antan me ramène en enfance. Ma rêverie, interrompue par une vive lumière. Furtivement. Mes yeux meurtris par les phares de cette voiture dans les ténèbres. Ma solitude coupée par cette présence fugace. J'aperçois des bribes de vie. Les rumeurs de voix et de musique me parviennent. La lumière des télévisions danse sur le mur des maisons. L'odeur de barbecues passés contraste avec le doux parfum de l'humus. Au loin, la lune me regarde. Les étoiles scintillent. Comme une constellation perdue dans l'univers, je profite de la nuit. Je profite de la nuit calme. Du calme avant la vie du jour. L'agitation d'une journée d'été. Mon corps

s'habitue à la fraîcheur de la nuit. Je ferme les yeux, écoute plus attentivement. Le hibou roux hulule dans le houx. Les criquets strident. En un instant tout s'arrête. Le temps se stoppe. Tout est paisible et calme. Paisible et calme. Puis, je rouvre mes yeux. Le jour se lève. Trop tôt. Mon voyage nocturne touche à sa fin. La ville perd doucement de sa quiétude et de son calme. Tout reprend doucement vie pendant que je m'efface.

Laurine & Pauline

C'est le désert, mon corps me le dit.

Je suis seule. Le calme est paisible et effrayant. Mes paupières embrasées cherchent la fraîcheur de mes yeux. Le soleil est partout. Je suis dans un four. Mes poumons et mon cœur se recroquevillent. Pourtant ce rayonnement ouvre mes pores, mes oreilles, mon nez, ouvre ma tête. Cette chaleur m'apaise. L'obscurité n'existe plus, je ne vois que le jour. Je suis dans mon cocon et le désert en fait partie. Mon crâne s'emplit du vide comme un ballon s'emplit d'hélium. Mon corps se modifie et gonfle. Le tremblement de l'air me désigne deux silhouettes. Mirage ou vérité ? La chaleur prend le dessus sur le réel. Le vent me frappe le visage. Ma peau rougit avec ardeur. Le sable vient attaquer mes yeux. La vue me délaisse. Aveuglée. Étouffée. Brûlée. Dépouillée. Mon corps m'abandonne. Ce bien-être devient tourment. L'aridité du désert m'est insurmontable. Ma bouche respire du feu et me crie de partir. Brûle mes dents. Brûle ma gencive. Le sable me tire dans ses

filets. Je suis piégée. Ces silhouettes m'appellent. Je ne peux distinguer leur message. Le vent et le sable s'engouffrent dans mes oreilles. La chaleur et le feu s'engouffrent en moi. C'est le désert, mon corps me l'a dit.

Marie C.

Ma démarche est légère. Mes pieds avancent sans hâte sur le béton.
Les pâles couleurs du jour nous ont quittés.
À présent la Nuit efface mes doutes. Ils s'échappent de mon front et
vont se mêler sous les roues des voitures, seul rappel de la réalité.

Sombre. Profonde. Calme.

La Nuit marche à côté de moi. Silencieuse.
Son parfum a des échos de Cytise.
Doucement, la Nuit s'insinue en moi comme le vent qui souffle dans
l'arbre.

Sombre. Profonde. Calme.

La Nuit est la meilleure des amantes.
Elle me conquiert. Fait de moi sa complice.
Murmure à mon oreille.

Sombre. Profonde. Calme.

La Nuit me fait promettre de ne jamais révéler ses secrets.
Je lui chuchote à mon tour de garder les miens, car le jour n'en veut pas.

Sombre. Profonde. Calme.

Son silence scelle le pacte.
Celui qu'elle consent à céder à tous ses amants.

Sombre. Profonde. Calme. Insaisissable.

La Nuit s'efface.
Elle dessert son étreinte et va s'abandonner au bras de ses autres passions.
Me laissant frissonner en son absence.

Léna

La neige tombe doucement.
Elle est fragile, légère.
De ses plumes la neige caresse mes tempes rougissantes.
Mon coeur se réchauffe, se calme, bat lentement.
Mes yeux s'émerveillent face à ce spectacle blanc.
Le soleil pâle crée des reflets opales.
Mes mains jouent avec ces lumières féeriques.
Mon corps est figé par ce spectacle magique.
Un corps lourd face à la neige froide.
La neige froide qui m'effleure, fond sur mes joues.
L'odeur épicée des sapins de Stykkisholmur.
J'entends les flocons se poser sur la neige scintillante.
Les sapins craquent sous les flocons tournoyants.
J'entends les pas des animaux qui s'agitent.
Ils s'agitent face au craquèlement des sapins.
Mes muscles se détendent, fondent comme la neige satin.
La neige qui scintille.

La neige satin.
Le satin au goût sucré.
Le sucré qui me fait fondre face à ce spectacle édulcoré.
Mon corps qui fond.
La neige qui fond.
Mes yeux qui brillent.
Les flocons qui brillent.
La neige tombe doucement.
Doucement, mon coeur bat.
La douce neige qui fond, qui brille.
Odeur épicée autour de moi.
Autour de moi les petits pas.
La neige qui scintille.
Les flocons qui tournoient.
Le merveilleux spectacle de la neige.
Léa M.

La pluie tombe, elle frappe sans dégâts. Chaque goutte en remplace une autre, frappe plus fort, encore. Le flou au loin de la pluie m'efforce à plisser les yeux. Les gouttes, toutes indépendantes, glissent, caressent, frappent ma peau une à une. Elles transportent l'odeur du long voyage, épuisant et agréable, du cycle de l'eau. La pluie chuchote chaque histoire qu'elle a parcourue, et j'écoute. Car les gouttes frappent mon visage. Applaudissent toutes ensemble, frappent puis glissent sur mes parois. Elles tombent, lourdement. Délicieusement, elles se faufilent du ciel jusqu'à moi. L'air frais mouillé qui s'évapore de la terre m'amène à fermer les yeux. J'entends leurs histoires, chuchotant, une à une. Leur mélodie danse et m'entraîne. La pluie devient plus nette alors que je tourne sur moi-même. Mes pas suivent la danse de la pluie, et les chuchotements des gouttes se caressent et deviennent mélodieux. Je reste alors immobile, essayant en vain d'attraper toutes ces histoires. Et autour de moi, ça court et se réfugie,

la peur de ces histoires grandissant. Et la pluie tombe, frappe sans dégâts. Je suis là, prêt à recueillir la sagesse du ciel. Je suis là sous cette pluie forte et tiède, rassurante. Je suis automate, je danse, sans but. La pluie tombe et amène avec elle une odeur de terre et de chaud. Le ciel gris et flou m'arrose, me trempe de ses histoires. Temps suspendu dans l'espace, temps des histoires. Temps de la pluie qui tombe et frappe sans dégâts. Je recueille ces coups et je bois ces caresses.

Louna S.

Comme un incendie, la lumière se faufile partout. La chaleur touche tout sur son passage. La chaleur du soleil ne caresse plus ma peau. Il la grille. C'est une ardeur telle que je pense rôtir sur place. La chaleur m'agresse. Me dessèche tout le corps. Mon visage chauffe, mes joues brûlent, mon front bout. L'éclat du soleil me gifle de sa puissance. Mes yeux ne s'hydratent plus. Ils piquent, brûlent. La gorge sèche, comme un fruit juteux dont on a extrait l'eau. Plus les minutes passent, plus la chaleur me fige. Je suis bien trop épuisée. Écrasée par la chaleur, je me courbe. Lasse d'écouter le cours, je m'interdis le moindre geste. Trop coûteux en énergie, tous mes gestes sont ralentis. La chaleur me chauffe ma chair et m'enchaîne à ma chaise. Elle m'étouffe, me serre et me tord. Elle oblige mon corps à chercher la moindre fraîcheur. À chacune de mes respirations, l'air m'envahit. Des vagues de chaleur exercent un va-et-vient dans mes poumons. La chaleur pesante est alors mon ennemie. Une cible à abattre.

La salle de classe est une véritable fournaise. Comme un lendemain de fête, ma langue est pâteuse. Molle. Comme sans vie. Je suis une plante en pleine sécheresse. Luttant. J'en viens à regretter la fraîcheur du matin. Lorsque l'aube est jeune. Qu'elle naît à peine. J'en viens à regretter la douceur du vent. Sur mon visage. Frôlant mes bras. Parcourant mes jambes. Passant ses doigts dans mes cheveux. Comme le réveil d'un nourrisson par une caresse, la lueur du jeune soleil m'éveille. Mais cette chaleur matinale douce et agréable n'est plus. Elle est bouillante, cuisante. C'est une chaleur horrible. C'est une chaleur pesante. Pesante sur tout mon corps. Pesante sur tous mes gestes.

Timandra

Le ciel, c'est une chappe de plomb. Est-ce le jour? Est-ce la nuit? Impossible de savoir. Le ciel c'est du plomb. Coton qui serre la gorge, qui étouffe. La lumière est un lointain souvenir. Pourra-t-elle revenir? C'est un ciel de plomb. Regard menaçant. Grondements furieux. Larmes salées. C'est du plomb. Il tombe. Il va m'écraser.

Et en dessous, c'est la mer. Une mer de fer. Qui n'a de fer que la teinte. Le fer, c'est solide, c'est immobile, c'est le froid des jours de pluie, qui glisse sur la peau, avant que le soleil éclaircisse le ciel. La mer, c'est les ténèbres. C'est liquide, ça bouge, ça se meut, ça s'enroule. C'est le froid glacial du cimetière, de la mort, qui glisse sous la peau. Ses bras tâtent et frappent. Elle a faim. Ce faible bateau, c'est son encas. Je suis son encas. Encas incapable de repaître son appétit. Elle a faim. Sa bouche est immense, ses mâchoires grandes ouvertes. A l'intérieur, c'est la fin, c'est un trou noir, c'est la mort.

La coquille de noix craque, soumise aux rafales. Le mât craque, faible bâton face au coup de vent. Mes genoux craquent, ballotés par les bourrasques. Le vent s’amuse. C’est le marionnettiste qui dirige ce spectacle. C’est un enfant qui s’amuse dans son bain. Ses poumons inspirent, expirent, aspirent, soufflent. Porteur d’espoir et de désespoir. Vers l’espoir, l’échappatoire de la terre. Vers le désespoir, les mâchoires de la mer. Metteur en scène. Marionnettiste. Enfant malicieux. Peu importe. Il décidera de la fin. En attendant, mon corps se plie face à ses désirs, tel un roseau.

Seul espoir, l’accompagner, jouer avec lui. Essayer de n’être qu’un avec lui. La voile grince, tout comme mes dents. La voile aussi veut jouer. La voile, c’est l’amie du vent. La voile veut fuir. Sa fuite, c’est la mort. Les cordes, ce sont les alliées. S’accrocher à elles, c’est la vie. Mais ce sont de sinistres alliées. Ce sont des lianes hérissées de verre, des serpents aux écailles rêches. Ce sont des râpes, râpant le fromage, les mains. Leurs griffes s’attaquent aux paumes, creusent la peau. Serpent teinté de rouge qui cherche à s’enfuir.

L'eau et le vent ont sculpté les vêtements. Ça colle. Ça serre. Ça étouffe. Uniforme de pierre. Éponge gorgée d'eau. Ils ne servent plus à rien. Ce ne sont plus que des poids, poids qui m'entraînent vers les mâchoires de la mer. L'eau qui gorge mes vêtements est comme ma peur. Elle me transforme en statue de pierre. Je suis mouillée. J'ai peur. L'eau est terrifiante. Elle est partout, sur moi, dans moi. Elle me gèle, contrôle mon corps. Je ne suis plus qu'un jouet. Le jouet des éléments capricieux.

Mes gestes deviennent lents. L'uniforme de pierre. Mes mains râpées. Mes genoux craquant. Le froid de la mer. Le ciel étouffant. Trop, trop, c'est trop. Mon corps, insensible et douloureux, m'abandonne, s'abandonne.

Les mâchoires de la mer lui donneront le coup de grâce.

Luana

Enchevêtrement de branchages
A travers les feuillages transparait
Une lumière diffractée.

Rayons délicats qui éblouissent, éclairs fugaces, éclairs de vie. Mes yeux se plissent.

Au loin, une chouette hulule. Pas d'écho ici, seulement des sons qui s'entrechoquent. Hululements. Bruissements des feuilles les unes contre les autres. Rumeur indistincte de la forêt. Hululements.

Autour de moi, les chênes, puissants, les ormes, majestueux, les cèdres, mystérieux. Je lève les yeux, n'aperçois pas leur cime. Leur regard bienveillant m'effleure, me protège. Je suis à ma place. Je respire.

Avec moi, la forêt, entité une et unique, exhale.

Inspiration. Expiration. Tout se suspend. Les oiseaux cessent de chanter, les feuilles de tomber. L'humidité m'entoure, m'étreint, où suis-je ?

Une biche passe. Le temps reprend son cours, j'avance.

Je retire mes chaussures. Mes orteils, mouillés. La plante de mes pieds, humide.

Sous mes pieds, les feuilles. Humides, changeantes, collantes.

Sous mes pieds, la mousse, tendre tapis touffu. En m'y enfonçant, j'entends ses crissements mouillés.

Sous mes pieds, l'humus. Vie organique qui s'active au-dessous de moi. La terre accroche, salit mes orteils à mesure qu'ils la foulent. La terre ainsi retournée dégage une effluve étrange, elle me monte au nez et m'obsède, tourbillonne autour de moi, se mêle à la brise et au murmure des arbres. Je suis emportée ailleurs.

La biche. Je la suis du regard. Elle semble indiquer un chemin. Je la suis.

Elle va vite, je cours. Eclairs de pelage à travers les arbres. Mes pieds foulent la terre qu'elle a foulée. Le sol incertain heurte la plante de mes pieds. Je continue. La brise sur mon visage, dans mes cheveux, sur mes bras.

Elle semble ralentir.

Un ruisseau. Le traverser pieds nus? Sauter par-dessus?
Un orteil goûte l'eau. Glacée. Le pied en entier à présent. Des
aiguilles me transpercent la peau. L'autre pied. Le froid m'engourdit.
J'en ai jusqu'aux mollets. Le sang s'évacue peu à peu vers mes orteils.
Je ne sens plus que le froid, un froid qui m'entête.

Chair de poule.

Le bas de ma robe frôle l'eau, le tissu se détend, s'humidifie
complètement. Je m'imagine perdue dans une mer glacée, ma robe
qui flotte autour de moi, mes jambes qui s'agitent et se perdent dans
le tissu-cage.

Je suis toujours dans le torrent. Plus profond et plus large que ce que
je ne pensais. Je me hâte. Mes pieds se prennent dans ma robe et je
tombe. Tissu déchiré. Genou écorché. Tourbillon de sang et d'eau.

Je suis parvenue sur l'autre rive, l'autre berge ou peut-être rien que
l'autre côté. Le vent souffle sur mes plaies, sur mes cheveux, sur mes
membres mouillés. Je grelotte.

Mains humides sur bras mouillés, je frotte pour me réchauffer.

Chair de poule.

Sous mes pieds ramollis par l'eau... piqûres des aiguilles de pins,
coupures des pierres, réconfort de la mousse.

Halo lumineux. Dans une clairière au loin, la biche. Regard intense,
droit dans mes yeux. Je m'approche doucement. Les branches
s'écartent sur mon passage. Sous mes pieds, tapis de mousse unie.
Caresse de la brise. Halo lumineux.

Je plisse les yeux.

Je tends la main. Mes doigts rencontrent un pelage soyeux.

Je me réveille. Au bout de mes doigts, je sens encore la caresse de
mon rêve.

Apolline

